

VIES
EXAMENS
ET
COLLES

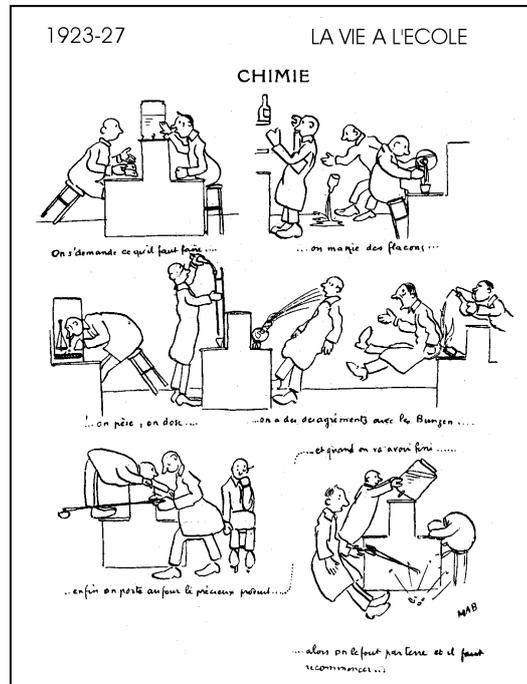
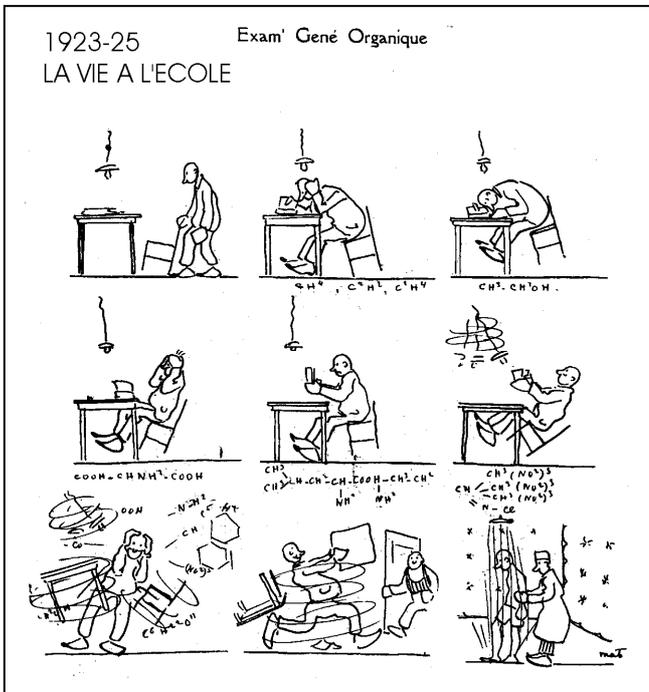
VIE : COLLES ; PAGE 1



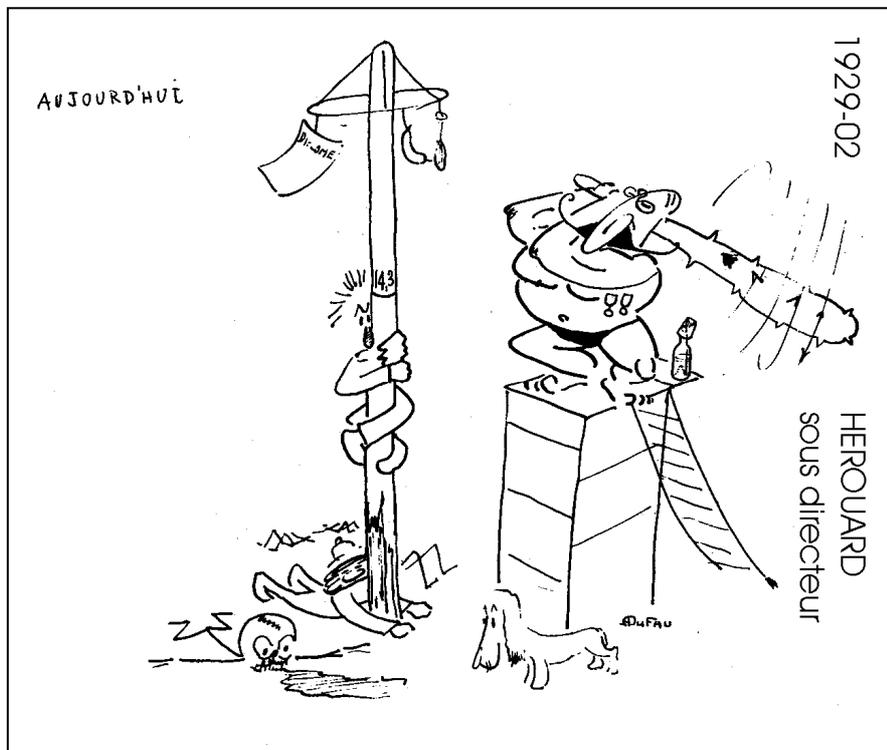
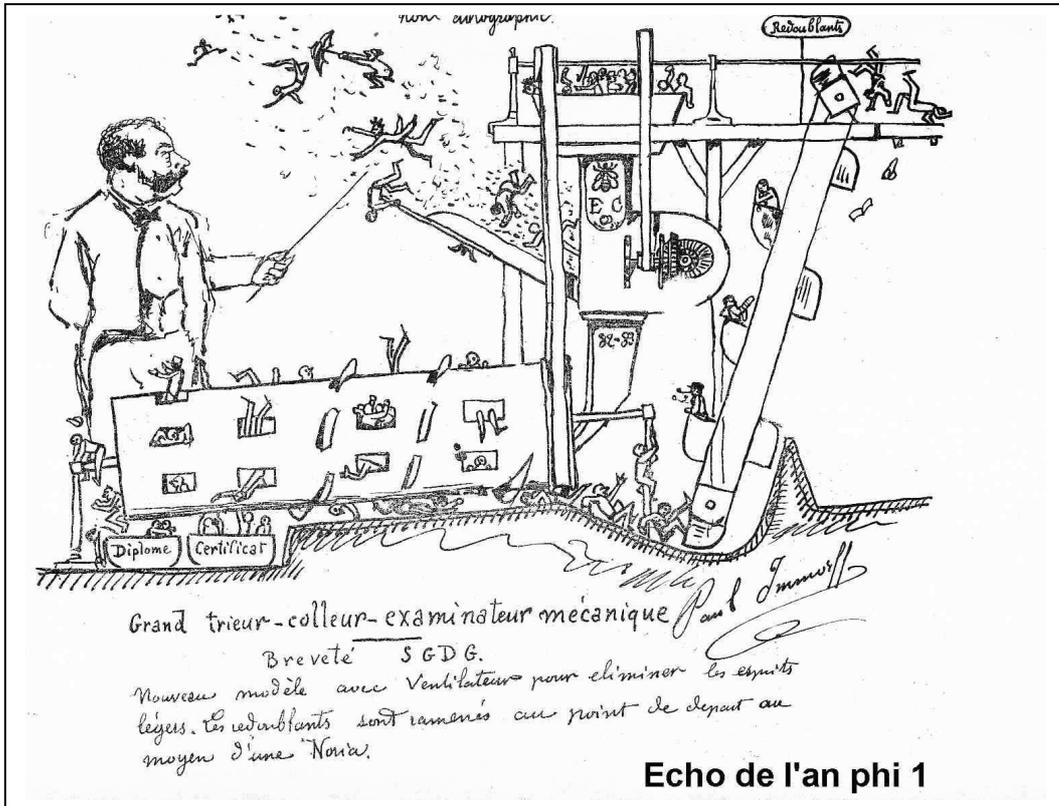
VIE : COLLES ; PAGE 2



A l'E. B. A.5 heures du matin Vie à l'Ecole

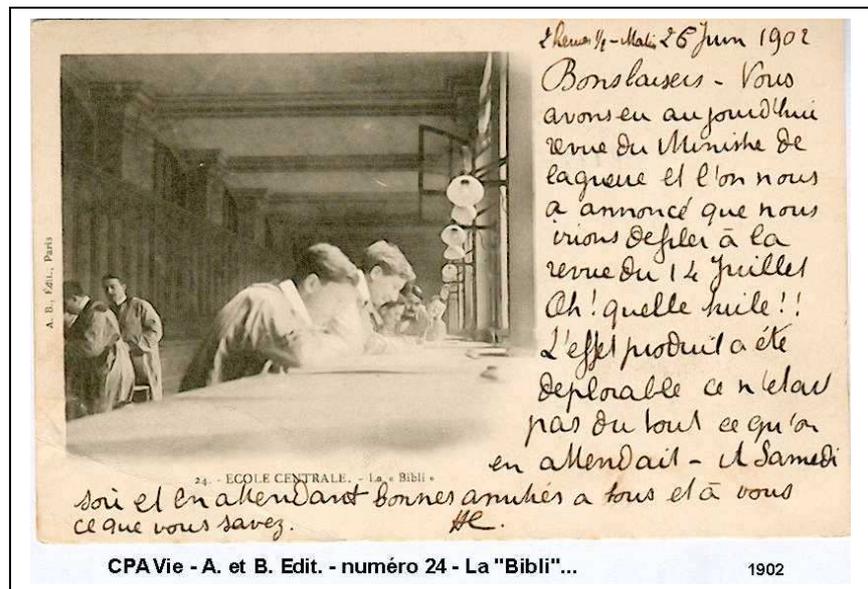


VIE : COLLES ; PAGE 3



PAS FACILE, DE DÉCROCHER SON DIPLÔME !...

VITRINES : COLLES ; PAGE 4



VITRINES : COLLES ; PAGE 5

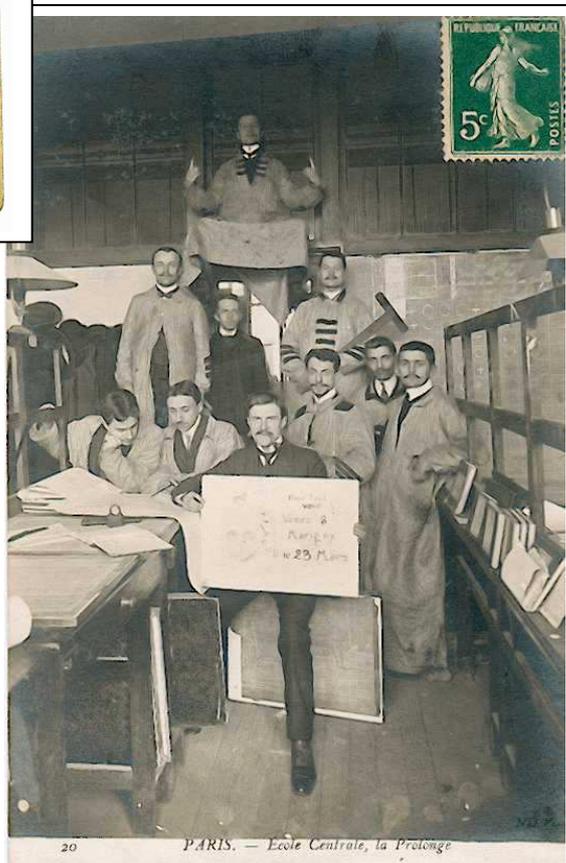


Lu dans « Paroles de Centraliens » d'hier et d'aujourd'hui : Prolonge n. f.

Chez les X*, il s'agissait d'un prolongement de l'heure limite fixée pour le retour de permission, accordé par le Général.

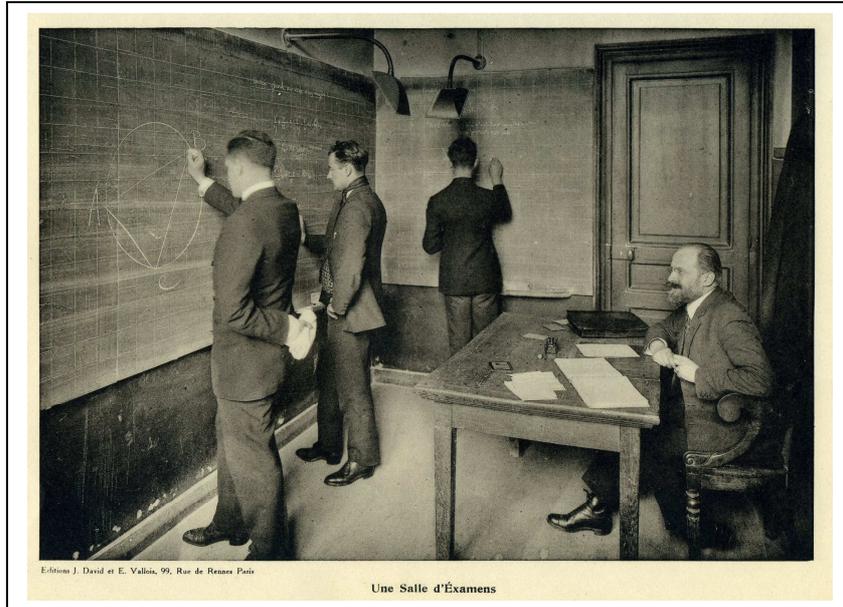
Pour les Centraux*, comme on disait encore, c'était plutôt un délai supplémentaire pour la remise* d'un projet*, accordé par la Direction sur avis médical. Question de point de vue, sans doute...

La CPA préférée de notre collectionneur Ronald MATTATIA



CPA Vie - N. D. Phot. - numéro 20 - La Prolonge

VITRINES : COLLES ; PAGE 6



Memoires d'Arthur...

Colles et examens.

Ces examens de fin de cours, appelés “exam-gé” ou tout simplement “colles”, étaient la bête noire d'Arthur. Il fallait en effet en passer un par semaine, ce qui vous laisse supposer les longues nuits de veille que le pauvre piston d'alors consacrait à une nuit studieuse.

La plupart du temps, les “colles” étaient par oral, et passées en “turne” par groupe de cinq ou six. Pendant que le premier rentré exposait oralement ce qu'il était sensé savoir, chacun préparait sa question, sur un thème tirée au hasard vingt minutes auparavant, parmi cinquante autres questions rédigées sur des petits papiers pliés dans un chapeau

Certains profs préparaient à l'avance, sur le cahier d'émargement, les questions pour chacun. Quand un élève signait le cahier, le prof cachait les lignes suivantes avec un buvard. . . mais quand personne n'était devant le cahier, le buvard pouvait déraper. Un copain d'Arthur s'était procuré, on ne sait où, une longue-vue et, depuis le corridor, il essayait, juché sur une chaise montée sur une table, de lire la question suivante à travers le vasistas qui garnissait le haut du mur du bocal. . .

Arthur avait notamment passé la colle de Chimie Organique sans avoir eu le temps de la préparer correctement, et donc avec la certitude d'un coup dur. Voila qu'en arrivant dans la salle d'examen, il s'approche du bureau du prof, tire du chapeau un papier plié en quatre, le déroule et lit :

- “Propriétés des gluco-glycéro-amidiacées.”

Qu'auriez-vous fait à sa place ? . . Probablement pas grand chose . . . Pour sa part, Arthur n'avait aucune idée sur les propriétés des gluco-glycéro-machin-chose. . . Inventer n'est pas chose facile, surtout quand le prof risque d'avoir quelques idées bien arrêtées sur la question. . . Bref, notre ami Arthur se sentait très mal à l'aise en se dirigeant vers le morceau de tableau noir qui lui était affecté; c'est alors qu'il s'aperçoit que son prédécesseur a oublié d'effacer son propre texte, qui commence par :

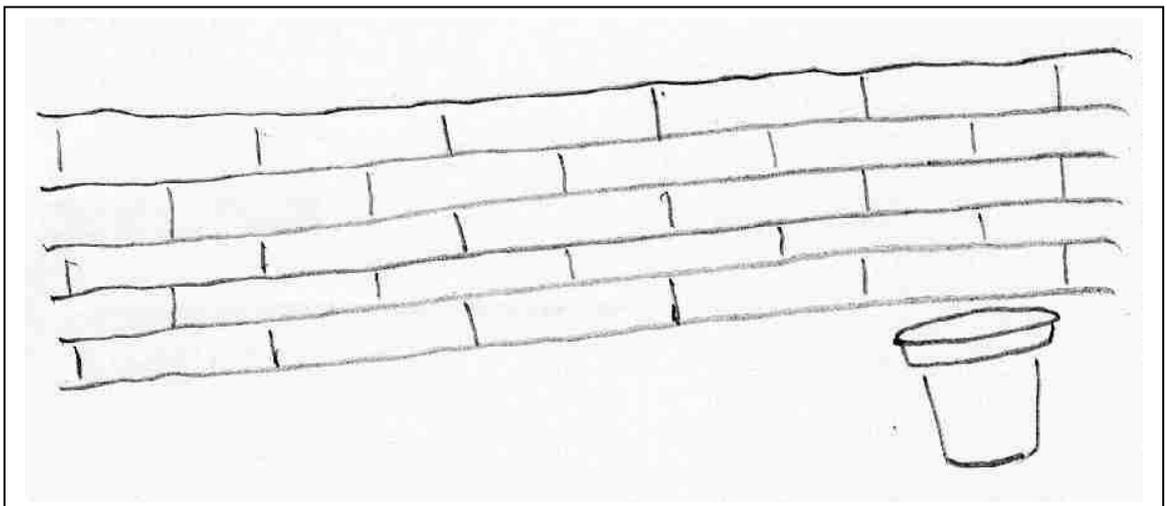
- “ Les gluco-glycéro-amidiacées.”

Arthur n'eut plus qu'a apprendre par coeur la première ligne, à l'effacer, puis à l'écrire de nouveau en variant la présentation . . . et cela autant de fois qu'il y avait de lignes au tableau. . . Résultat : 16/20. Pas mal, pour un exam-gé sans préparation !

On cite aussi le cas, non identifié, d'un élève paresseux qui se présente à l'exam-gé d'architecture, et qui tire une question simple :

- “Utilisation de la brique dans la construction.”

N'ayant que de très vagues idées sur les techniques de cuisson ou de mise en oeuvre de ce matériau, notre future bâtisseur prend la craie mise à sa disposition, et trace sur le tableau un long trait horizontal, puis un autre, puis toute une série. Il rajoute ensuite des petits traits verticaux, harmonieusement décalés. Cela donne à peu près ceci :



Le prof :

“ Qu’est-ce que c’est que ça ? . . . ”

L’élève :

“ Bof ! . . . C’est un mur en briques ! ”

Le prof :

“ Je vous remercie . Zéro ! . . . ”

Toujours à ce même exam-gé d’archi, un des bons copains d’Arthur, dont l’oncle était roi du Cambodge, se présente sans avoir rien appris, mais avec beaucoup d’assurance. Le prof., ce noble ‘Empereur’ dont nous reparlerons plus loin, lui demande d’abord avec sollicitude :

- “Que voulez-vous faire plus tard ?”

Notre Cambodgien, royal :

- “Ministre des Travaux Publics.”

Le prof., interloqué :

- “Voyons d’abord si vous savez comment construire un pont.”

La note ne fut pas à la hauteur des espérances souveraines.

D’un autre élève étranger, celui-là égyptien et grand timide, dialogue avec l’examineur MIARRE qui répétait sa question pour la troisième fois :

- “Voyons, cher élève, est-ce que vous avez bien compris la question ?”

L’élève :

“Heu...heu !”

L’examineur :

- “Est-ce que vous vous moquez de moi ?”

L’élève, tout heureux :

- “Oh oui, monsieur !”

Il a fallu que les camarades de l’infortuné égyptien expliquent au professeur que son interlocuteur avait un cerveau lent, qui réagissait avec un certain retard. . .

Cette histoire me rappelle un copain vétérinaire qui passait l’oral de Maisons-Alfort :

Question :

“ Parlez-moi d’un insecte. ”

Réponse du candidat qui n’en connaissait qu’un seul :

“ Et bien . . . voilà. . . prenons par exemple une mouche. . . ”

Le prof :

“ Ah non ! Un autre insecte ! “

Le copain :

“ Et bien, prenons une autre mouche . . . “

En plus de ces colles orales, le Piston devait réaliser des projets écrits sur des sujets divers et variés. Dans un souci de justice, le thème était le même pour tous; mais les professeurs changeaient les coordonnées chiffrées pour éviter que les élèves ne “crassent” les uns sur les autres, limitant les échanges de méthodologie selon la technique bien connue des Pistons, dénommée “le bandoir”. Arthur avait ainsi construit une station-service dans des conditions défiant l’imagination : 60 mètres d’épaisseur de sable mou. . . Autant bâtir au sommet de la dune du Pyla ! Après avoir foré jusqu’au rocher des poteaux de béton soigneusement calculés, Arthur s’aperçu qu’il avait oublié les sous-sol ! Il fallu les suspendre aux structures déjà installées ; résultat : 11/20, pour saluer cette technique originale, mais incertaine. Une autre fois, ses données personnelles étaient à la limite de l’absurde : il avait du dessiner une turbine d’avion dont la géométrie ressemblait fort à un compact disque, ce qui ne

concourt guère à l'aérodynamisme exigé par les vitesses supersoniques. Son chef d'oeuvre sera une ligne à haute tension, dont la réalisation sur le papier demandera toute une nuit, et lui coûtera à l'aube une soupe à l'oignon aux Halles pour remercier le copain fournisseur du "bandoir enchanté".

Il est temps de faire connaissance avec les profs de Centrale, et avec leurs petites manies. Lors des cours magistraux obligatoires, il était de tradition d'écouter respectueusement le prof, mais de ne laisser passer aucune erreur de sa part. Ainsi, tout mot qui pouvait laisser penser à des situations érotico-scabreuses donnaient immédiatement lieu à de longs sifflements. Chaque professeur connaissait la règle et la respectait, quitte à provoquer quelquefois ce début de chahut, histoire de réveiller une atmosphère assoupie. C'était par exemple le cas de Marcel Véron, surnommé 'la Vestale du CNAM' car il avait la garde des feux sacrés des chaudières Babcock et Wilcox. Dans son cours sur les appareils de mesure, "la vestale" parlait de l'hygromètre à cheveux :

- " Choisissez un cheveu de blonde, vous aurez de meilleurs résultats, car les blondes sont plus sensibles à l'humidité. . . "

et tout l'amphi :

- " Pch - ch - "

On l'avait aussi surnommé "Marcelmagne", car il avait une manière impériale de vous expliquer la meilleure façon de charger une chaudière au charbon, en séparant "les bons chauffeurs à droite et les mauvais chauffeurs à gauche."

Arthur avait noté par ailleurs dans le cours d'hydraulique cette description professorale pour le moins surprenante :

- " Chaque élément latéral porte une oreille à l'intérieur de laquelle se trouve un oeil ; celui-ci sert de bouche de sortie au liquide . . . "

C'est au Arts et Métiers que le prof d'hydraulique, après avoir couvert trois tableaux noirs de calculs intégrales, annonçait victorieusement à ses élèves :

- " Je viens de vous démontrer pourquoi une baignoire vide reste vide . . . "

Et puis, de l'inénarrable et grandiloquent Armanet, professeur de Travaux Publics et d'Exploitations Minières, ces quelques grandes vérités :

- " Un camion est conduit par un conducteur . . . "

- « Pour préciser, prenons une mine de fer, quelque part dans le monde. . . "

- " A gauche, ou à droite, ou peu importe, ou réciproquement ! . . . "

Et le prof de chimie minérale, un grand costaud au visage grêlé, qui s'écriait quelquefois pour faire taire les chahuts :

- " Me faire ça à moi ! . . . Moi qui suis depuis trente ans dans l'acide sulfurique ! "

Deux mots sur "l'empereur", un certain DESMARET, professeur d'architecture, qui avait un port de seigneur ; il ne lui manquait que la grande cape avec des abeilles ! Un jour, il arrive en retard à l'amphi, et s'excuse en se plaignant d'une panne du métro :

- " J'ai été retardé à Austerlitz ! "

et tout l'amphi :

- " Pch - ch - "

Un autre jour, il déclare solennellement :

" En France, il y a deux grands architectes". Et après avoir passé sa main dans les cheveux de l'avant à l'arrière, il continuait : " L'autre, c'est le Corbusier... "

Memoires d'Arthur...

Stage 1^{ère} année à Guebwiller, par Amédée.

Les souvenirs d'Amédée au stage « atelier » de Guebwiller

Pour les vacances entre la première et la deuxième année, Amédée s'était inscrit au stage « atelier » de Guebwiller (il y avait le même à Saverne).

Dans le cerveau embrumé du Directeur des Etudes, ce stage avait deux buts :

- Apprendre à Messieurs les futurs ingénieurs le maniement de quelques outils,
- Les faire vivre avec ces bêtes curieuses que l'on appelle des ouvriers.

Le deuxième point faisait bien rigoler Amédée, dont toute la famille travaillait avec ses mains, mais le premier point était une question d'honneur : il devait justement montrer à cette famille que lui, l'intellectuel, était néanmoins capable de faire quelque chose.

Amédée, qui avait un scooter, avait décidé de rallier Guebwiller par la route, avec ses Camarades Arthur et Alfred. Ils étaient partis de bon matin, mais ils avaient fait du tourisme et s'étaient restaurés en cours de route, si bien qu'à la nuit venue, ils n'avaient pas encore abordé les Vosges et roulaient encore en notre bonne province de Lorraine.

Arthur, qui avait une Vespa, tenait absolument à montrer aux deux Lambretta que sa vitesse maximale était supérieure de deux Em/h, et caracolait en tête. Amédée essayait de garder le contact avec Alfred, qui traînait. À un moment, il ne vit plus Alfred. Il eut toutes les peines du monde à rejoindre Arthur et à le convaincre de s'arrêter. Ils attendirent, confiants d'abord, puis vaguement inquiets. La route était déserte (eh oui, c'était en 1956 !). Ils firent demi-tour et finirent par apercevoir un phare au loin : c'était Alfred, un peu sale, un peu malodorant, mais indemne. Il raconta qu'il s'était endormi, vaincu par la fatigue, et qu'il s'était réveillé dans un tas de fumiers, ce fumier dont les paysans lorrains étaient si fiers qu'ils le mettaient, non pas au milieu de la cour, comme les paysans beaucerons, mais devant leur ferme, en bordure de la route. Ce fumier constitua un obstacle, mais dans quel autre obstacle plus dur aurait fini Alfred, s'il n'avait pas été là ? C'est la question qui se pose aujourd'hui, alors que les tas de fumiers ont disparu.

La fin du voyage se passa bien, malgré la descente des Vosges en plein brouillard, à trois heures du matin ; ils se couchèrent devant la porte du Centre d'Apprentissage, en attendant que ça ouvre et que les autres débarquent.

L'effectif du stage comprenait 28 pistons, dont Amédée a conservé les noms, 11 élèves de l'Ecole Diderot et 11 « jeunes ouvriers » (Photo (1)).

Côté ouvriers, c'était raté ! Ces gens étaient jeunes, blancs, catholiques, intelligents et diplômés, et il n'y avait vraiment aucun problème de communication, même pour un bourgeois ! C'était en somme la future élite de la profession, et ils n'étaient absolument pas représentatifs de l'arabe ombrageux, du Breton aviné ou du syndicaliste borné que les Camarades devraient affronter plus tard ; c'était plutôt le genre mécanicien formule 1 ou avion prototype, si vous voyez ce que je veux dire.

Pour Messieurs les ingénieurs, le programme consistait à apprendre à mi-temps le maniement de quelques outils (scie, lime, marteau, taraud, filière, etc.) et de quelques machines (tour, fraiseuse, étau-limeur, perceuse, etc.). Pendant ce temps, Messieurs les ouvriers allaient se promener, et à l'occasion venaient à l'atelier se moquer de ces empotés d'ingénieurs. L'autre mi-temps, tout le monde se retrouvait pour des excursions touristiques ou industrielles.

Guebwiller était une belle ville (Photo (2)). Les indigènes parlaient français, mais avec un accent semblant venir d'ailleurs. Un jour qu'Amédée s'était un peu perdu dans les petites rues, il

chercha la rivière pour se repérer et, avisant un naturel, lui demanda où était la Lauch, en prononçant bien la-o-'ch, avec la gutturale finale, pour se faire bien comprendre :

- La quoi ?
- La Lauch !...
- il ne voyait pas...
- La rivière qui traverse la ville !
- Ah, la « loche » ? c'est par là.

Et pan sur le bec, Amédée ! Avec ton arrière-grand-mère alsacienne, tu aurais pourtant dû savoir qu'il n'y a pas plus français qu'un Alsacien ! Oui, c'est délicieux les Spatzle, mais on ne dit pas « chpêts-leu », on dit « spâts-lé »...

En ce qui concerne ce qu'on appelle aujourd'hui le tourisme industriel, il est certain que, pour qui aura fait ensuite sa carrière dans la banque, l'assurance ou l'électronique, la visite de certaines installations techniques gigantesques a dû laisser des souvenirs impérissables (Photo (3)).

Dans un atelier, on passa au pied d'une cintreuse à rouleaux, sur le bâti en fonte de laquelle s'affichait une plaque en bronze coulé proclamant : CAPACITE MAXIMUM / A FROID 12 / A CHAUD 18 .

- Ce sont des millimètres ? demanda Amédée admiratif,
- Ah non, répondit le guide surpris, ce sont des centimètres !
- Gloups... mais qu'est ce qu'on fait avec ça ?
- Eh bien, par exemple, on cinte les tôles de réservoirs de chaudière.

Amédée, sidéré, n'eut pas le courage de questionner plus avant. Il n'a jamais su comment ils faisaient pour raccorder les deux bouts. Mais depuis, il lui arrive de faire un cauchemar : il est soudeur à l'arc, et il est assis à cheval sur ce canon de 18 centimètres de profondeur, avec son masque et sa petite baguette de métal ridicule. Il faut dire au lecteur qu'Amédée a fait carrière dans une industrie (l'aéronautique) où la tôle de 3 (millimètres !) est considérée comme très épaisse...

Dans un autre atelier, on vit un tour, normal, sauf qu'il n'était pas non plus à l'échelle 1, c'est sûr ! L'outil était normal, dans un porte-outil normal, mais le tourneur se tenait debout sur le chariot auquel il accédait par une échelle ! 18 mètres entre pointes : il paraît que ça servait à usiner les alternateurs, mais pas ceux des bicyclettes !

C'est lors de ces visites qu'Amédée vit vraiment des ouvriers, des esclaves travaillant dans des conditions où un homme normal ne pourrait pas survivre : devant des fours, ou dans les mines de sel, par exemple. Dans le fossé d'effondrement de la plaine d'Alsace, et dans le sel (la « potasse », en fait), le degré géothermique est plus faible que la normale, et à 750 mètres de profondeur, la température des parois dépasse les 50°C. Beaucoup d'hommes travaillaient nus, à part le casque pour la lampe, la ceinture pour l'accu, le slip et les godillots. Mais certains n'avaient même pas le slip. « Pourtant, on leur dit de s'habiller », expliquait le guide, « Vous comprenez, ce n'est pas une question de pudeur, mais quand on s'écorche le zizi contre le sel, ça fait très mal ». Et à propos de muqueuses, on dut longer le front de taille, attaqué par une haveuse, une sorte de fraise projetant dans l'air et dans les poumons une poussière de sel ; impossible de vivre ici, et pourtant... On remonta à l'air libre avec soulagement (Photo 0)). Ces mines doivent être fermées aujourd'hui : vaut-il mieux être esclave ou chômeur ?

Il y eut heureusement des visites d'usines plus réjouissantes. La brasserie Lutterbach, après avoir bien expliqué les processus d'élaboration, avait tenu à faire constater aux visiteurs la qualité du produit fini. Cet examen fut fait avec la plus grande conscience, les contrôleurs n'hésitant pas à multiplier les tests, afin de déceler les plus subtiles différences entre les différents produits (Photos... que je t'ai déjà envoyées). Dans le car, le retour fut extrêmement fraternel et bruyant...

En ce qui concerne le tourisme proprement dit, on fit de belles promenades, en Alsace (de Belfort à Stra3burg, pardon, Strasbourg, et des crêtes à la plaine), en Allemagne (Freiburg, Titise, Rheinfall) et en Suisse (Berne et l'Oberland bernois), et Amédée fit une ample moisson de photos.

Mais on pouvait aussi s'accorder de petits suppléments. Un dimanche où il y avait quartier libre, Amédée fit part de son intention d'aller visiter la jolie ville de Riquewihr, et Oscar lui demanda s'il pourrait l'emmener en croupe, lui, son cheval et ses pinceaux ; car Oscar était artiste peintre et était venu avec ses outils. Amédée le déposa donc dans la rue principale, devant l'enseigne Preil3-, pardon, Preiss-Zimmer et partit explorer la ville. Ils se retrouvèrent au soir, et rentrèrent au bercail en philosophant sur les avantages respectifs de la photographie et de la peinture. Amédée avait plein d'images dans sa Rétinette, Oscar n'avait qu'une seule image sur sa toile, mais une belle image, dont le cadrage, l'éclairage et les couleurs étaient parfaits, et dont la beauté n'était pas polluée par les touristes. Aujourd'hui, Oscar peint toujours, et Amédée essaye d'améliorer ses photos avec son ordinateur, mais il n'arrive toujours pas à faire aussi bien (Photo (5)). Faut-il échanger la quantité d'information contre la qualité ?

Mais trêve de plaisanteries ! On était là pour apprendre à se servir des outils ! En un mois à mi-temps, ce ne pouvait être qu'une vague teinture superficielle...

Le plus dur, ce n'était pas les machines. Ces bêtes paraissaient rationnelles. La machine faisait le boulot, et on avait l'impression qu'il suffisait d'apprendre le mode d'emploi pour arriver à quelque chose de propre: coordonner les mains et les pieds pour débrayer l'avance, freiner et reculer l'outil, après tout, ce n'est pas plus difficile que le double débrayage automobile qu'on pratiquait alors, avant l'invention de la boîte de vitesses automatique. Certes, ces machines avaient leur caractère. Le maître avait prévenu : « Attention, le tour est méchant. Pour retirer les copeaux, il ne faut pas mettre la main, il faut se servir du tisonnier ». Mais, évidemment, Amédée n'en fit qu'à sa tête, et il put donc vérifier expérimentalement que le tour est plus costaud que l'homme, ce dont témoigna pour la suite du stage la poupée qu'il arbora au pouce gauche. Le tour et Amédée avaient donc chacun sa poupée, mais pas la même ! Comme on disait à l'époque : c'est le métier qui rentre ! Rendu méfiant, Amédée laissa donc aux copains les autres pièges: le pousse-toc qui s'envole, l'étau qui tourne sous la perceuse, etc.

Non, le plus dur, c'était le travail à la main. On eut l'impression que là, c'était de la sorcellerie ou de l'alchimie, et qu'à moins d'une initiation secrète et de l'intervention des forces occultes, on n'y arriverait jamais. Car enfin, en chaudronnerie par exemple, taper ici pour faire une bosse là, si ce n'est pas de la sorcellerie, qu'est ce que c'est ?

Et le maître était exigeant. Il voulait que nous dressions à la lime une face d'un parallélépipède rectangle, non seulement parallèle à l'autre face, mais encore à une distance donnée, et plane, c'est-à-dire dans une tolérance donnée. Ça faisait trop de paramètres à la fois. « h7 ! » martelait le maître, et Amédée entend encore résonner à ses oreilles ce chiffre impossible ; car h7, il ne se souvient plus combien ça fait, mais pour sûr, ce n'est pas bien gros !

Pourtant, le maître s'efforçait de bien expliquer :

- Fous foyez, recartez en pout : la lime plate, elle est pas tout à fait plate, elle est léchèremment pompée. Quant fous limez, les mains appuient sur la lime et sur le manche, et à chaque pout te la pièce, la lime tompe et fous faites une surface confexe. C'est pour ça que la lime est pompée, pour compenser. Ainsi, fous poufez enleter te la matière exactement où fous foulez. Che fais fous montrer.
- Che mets te la sanguine sur la pièce, che prends la lime et hop ! che retire la sanguine chuste au milieu. A fous.

C'était évident. Amédée avait bien compris, il mit de la sanguine sur sa pièce, il prit la lime et hop ! il retira la sanguine juste sur les bords. Le maître était sincèrement désolé.

- Ach, che fois que fous n'afez pas pien compris. Che recommence. Fous foyez, la lime plate, elle est pas tout à fait plate, elle est léchèremment pompée...

Et merde ! Mais si, cher maître, on avait bien compris ! On avait compris qu'on n'y arriverait jamais, à moins de 7 ans d'entraînement pour les meilleurs d'entre nous. Amédée réussit finalement à dresser son plan, h7 jusqu'à 1 cm du bord !

Alors, que ceux qui n'ont pas fait le stage, et n'ont même jamais su planter un clou, veuillent bien penser un peu à un cube. Non seulement il faut faire deux faces, planes, h7, parallèles, à une distance donnée, mais encore il faut en faire deux autres dans les mêmes conditions et en plus perpendiculaires aux deux premières, et enfin il faut faire un troisième jeu perpendiculaire à la fois aux deux premiers. Vous avez dit impossible ? Eh bien, dans les salles d'exposition des écoles d'apprentissage, on voyait jadis de tels cubes rentrant à frottement doux dans une pièce femelle complémentaire, et dans n'importe quel sens, bien entendu . h7 G6 ?

Cher maître (Photo (6), Amédée ne vous a pas oublié, même si maintenant il a oublié votre nom. Il espère que vous nous avez pardonné. Nous n'étions pas trop bêtes, et nous aurions pu apprendre ; mais il nous a manqué l'essentiel, le temps et ces quelques bons coups de pied au cul qui accélèrent tellement l'assimilation, jadis.

Depuis, Amédée a toujours la larme à l'œil en regardant un chef d'œuvre des Compagnons du Devoir. Devant une charpente de clocher torse ou une vis de Saint Gilles, il se dit bien qu'avec Catia et une fraiseuse 5 axes, on doit y arriver, mais à la main, c'est une autre affaire...

En tout cas, Amédée put rentrer dans sa famille la tête haute, avec ses « chefs d'œuvre » :

- Et t'avais quoi, comme bécane ?**
- Un Cazeneuve L018! (Photo 7)**
- Ah, belle bête, y s'sont pas foutu d'vous !**

**signé : Amédée
recueilli par Roland Durécu**

Mais il faudrait corriger, Amédée est toujours politiquement incorrect !

Memoires d'Arthur...

Stage 1^{ère} année à Guebwiller, par Amédée.

Les souvenirs d'Amédée au stage « atelier » de Guebwiller

Pour les vacances entre la première et la deuxième année, Amédée s'était inscrit au stage « atelier » de Guebwiller (il y avait le même à Saverne).

Dans le cerveau embrumé du Directeur des Etudes, ce stage avait deux buts :

- Apprendre à Messieurs les futurs ingénieurs le maniement de quelques outils,
- Les faire vivre avec ces bêtes curieuses que l'on appelle des ouvriers.

Le deuxième point faisait bien rigoler Amédée, dont toute la famille travaillait avec ses mains, mais le premier point était une question d'honneur : il devait justement montrer à cette famille que lui, l'intellectuel, était néanmoins capable de faire quelque chose.

Amédée, qui avait un scooter, avait décidé de rallier Guebwiller par la route, avec ses Camarades Arthur et Alfred. Ils étaient partis de bon matin, mais ils avaient fait du tourisme et s'étaient restaurés en cours de route, si bien qu'à la nuit venue, ils n'avaient pas encore abordé les Vosges et roulaient encore en notre bonne province de Lorraine.

Arthur, qui avait une Vespa, tenait absolument à montrer aux deux Lambretta que sa vitesse maximale était supérieure de deux Em/h, et caracolait en tête. Amédée essayait de garder le contact avec Alfred, qui traînait. À un moment, il ne vit plus Alfred. Il eut toutes les peines du monde à rejoindre Arthur et à le convaincre de s'arrêter. Ils attendirent, confiants d'abord, puis vaguement inquiets. La route était déserte (eh oui, c'était en 1956 !). Ils firent demi-tour et finirent par apercevoir un phare au loin : c'était Alfred, un peu sale, un peu malodorant, mais indemne. Il raconta qu'il s'était endormi, vaincu par la fatigue, et qu'il s'était réveillé dans un tas de fumiers, ce fumier dont les paysans lorrains étaient si fiers qu'ils le mettaient, non pas au milieu de la cour, comme les paysans beaucerons, mais devant leur ferme, en bordure de la route. Ce fumier constitua un obstacle, mais dans quel autre obstacle plus dur aurait fini Alfred, s'il n'avait pas été là ? C'est la question qui se pose aujourd'hui, alors que les tas de fumiers ont disparu.

La fin du voyage se passa bien, malgré la descente des Vosges en plein brouillard, à trois heures du matin ; ils se couchèrent devant la porte du Centre d'Apprentissage, en attendant que ça ouvre et que les autres débarquent.

L'effectif du stage comprenait 28 pistons, dont Amédée a conservé les noms, 11 élèves de l'Ecole Diderot et 11 « jeunes ouvriers » (Photo (1)).

Côté ouvriers, c'était raté ! Ces gens étaient jeunes, blancs, catholiques, intelligents et diplômés, et il n'y avait vraiment aucun problème de communication, même pour un bourgeois ! C'était en somme la future élite de la profession, et ils n'étaient absolument pas représentatifs de l'arabe ombrageux, du Breton aviné ou du syndicaliste borné que les Camarades devraient affronter plus tard ; c'était plutôt le genre mécanicien formule 1 ou avion prototype, si vous voyez ce que je veux dire.

Pour Messieurs les ingénieurs, le programme consistait à apprendre à mi-temps le maniement de quelques outils (scie, lime, marteau, taraud, filière, etc.) et de quelques machines (tour, fraiseuse, étau-limeur, perceuse, etc.). Pendant ce temps, Messieurs les ouvriers allaient se promener, et à l'occasion venaient à l'atelier se moquer de ces empotés d'ingénieurs. L'autre mi-temps, tout le monde se retrouvait pour des excursions touristiques ou industrielles.

Guebwiller était une belle ville (Photo (2)). Les indigènes parlaient français, mais avec un accent semblant venir d'ailleurs. Un jour qu'Amédée s'était un peu perdu dans les petites rues, il

chercha la rivière pour se repérer et, avisant un naturel, lui demanda où était la Lauch, en prononçant bien la-o-'ch, avec la gutturale finale, pour se faire bien comprendre :

- La quoi ?
- La Lauch !...
- il ne voyait pas...
- La rivière qui traverse la ville !
- Ah, la « loche » ? c'est par là.

Et pan sur le bec, Amédée ! Avec ton arrière-grand-mère alsacienne, tu aurais pourtant dû savoir qu'il n'y a pas plus français qu'un Alsacien ! Oui, c'est délicieux les Spatzle, mais on ne dit pas « chpêts-leu », on dit « spâts-lé »...

En ce qui concerne ce qu'on appelle aujourd'hui le tourisme industriel, il est certain que, pour qui aura fait ensuite sa carrière dans la banque, l'assurance ou l'électronique, la visite de certaines installations techniques gigantesques a dû laisser des souvenirs impérissables (Photo (3)).

Dans un atelier, on passa au pied d'une cintreuse à rouleaux, sur le bâti en fonte de laquelle s'affichait une plaque en bronze coulé proclamant : CAPACITE MAXIMUM / A FROID 12 / A CHAUD 18 .

- Ce sont des millimètres ? demanda Amédée admiratif,
- Ah non, répondit le guide surpris, ce sont des centimètres !
- Gloups... mais qu'est ce qu'on fait avec ça ?
- Eh bien, par exemple, on cintre les tôles de réservoirs de chaudière.

Amédée, sidéré, n'eut pas le courage de questionner plus avant. Il n'a jamais su comment ils faisaient pour raccorder les deux bouts. Mais depuis, il lui arrive de faire un cauchemar : il est soudeur à l'arc, et il est assis à cheval sur ce canon de 18 centimètres de profondeur, avec son masque et sa petite baguette de métal ridicule. Il faut dire au lecteur qu'Amédée a fait carrière dans une industrie (l'aéronautique) où la tôle de 3 (millimètres !) est considérée comme très épaisse...

Dans un autre atelier, on vit un tour, normal, sauf qu'il n'était pas non plus à l'échelle 1, c'est sûr ! L'outil était normal, dans un porte-outil normal, mais le tourneur se tenait debout sur le chariot auquel il accédait par une échelle ! 18 mètres entre pointes : il paraît que ça servait à usiner les alternateurs, mais pas ceux des bicyclettes !

C'est lors de ces visites qu'Amédée vit vraiment des ouvriers, des esclaves travaillant dans des conditions où un homme normal ne pourrait pas survivre : devant des fours, ou dans les mines de sel, par exemple. Dans le fossé d'effondrement de la plaine d'Alsace, et dans le sel (la « potasse », en fait), le degré géothermique est plus faible que la normale, et à 750 mètres de profondeur, la température des parois dépasse les 50°C. Beaucoup d'hommes travaillaient nus, à part le casque pour la lampe, la ceinture pour l'accu, le slip et les godillots. Mais certains n'avaient même pas le slip. « Pourtant, on leur dit de s'habiller », expliquait le guide, « Vous comprenez, ce n'est pas une question de pudeur, mais quand on s'écorche le zizi contre le sel, ça fait très mal ». Et à propos de muqueuses, on dut longer le front de taille, attaqué par une haveuse, une sorte de fraise projetant dans l'air et dans les poumons une poussière de sel ; impossible de vivre ici, et pourtant... On remonta à l'air libre avec soulagement (Photo 0)). Ces mines doivent être fermées aujourd'hui : vaut-il mieux être esclave ou chômeur ?

Il y eut heureusement des visites d'usines plus réjouissantes. La brasserie Lutterbach, après avoir bien expliqué les processus d'élaboration, avait tenu à faire constater aux visiteurs la qualité du produit fini. Cet examen fut fait avec la plus grande conscience, les contrôleurs n'hésitant pas à multiplier les tests, afin de déceler les plus subtiles différences entre les différents produits (Photos... que je t'ai déjà envoyées). Dans le car, le retour fut extrêmement fraternel et bruyant...

En ce qui concerne le tourisme proprement dit, on fit de belles promenades, en Alsace (de Belfort à Straßburg, pardon, Strasbourg, et des crêtes à la plaine), en Allemagne (Freiburg, Tübingen, Rheinfelden) et en Suisse (Berne et l'Oberland bernois), et Amédée fit une ample moisson de photos.

Mais on pouvait aussi s'accorder de petits suppléments. Un dimanche où il y avait quartier libre, Amédée fit part de son intention d'aller visiter la jolie ville de Riquewihr, et Oscar lui demanda s'il pourrait l'emmener en croupe, lui, son cheval et ses pinceaux ; car Oscar était artiste peintre et était venu avec ses outils. Amédée le déposa donc dans la rue principale, devant l'enseigne Preil3-, pardon, Preiss-Zimmer et partit explorer la ville. Ils se retrouvèrent au soir, et rentrèrent au bercail en philosophant sur les avantages respectifs de la photographie et de la peinture. Amédée avait plein d'images dans sa Rétinette, Oscar n'avait qu'une seule image sur sa toile, mais une belle image, dont le cadrage, l'éclairage et les couleurs étaient parfaits, et dont la beauté n'était pas polluée par les touristes. Aujourd'hui, Oscar peint toujours, et Amédée essaye d'améliorer ses photos avec son ordinateur, mais il n'arrive toujours pas à faire aussi bien (Photo (5)). Faut-il échanger la quantité d'information contre la qualité ?

Mais trêve de plaisanteries ! On était là pour apprendre à se servir des outils ! En un mois à mi-temps, ce ne pouvait être qu'une vague teinture superficielle...

Le plus dur, ce n'était pas les machines. Ces bêtes paraissaient rationnelles. La machine faisait le boulot, et on avait l'impression qu'il suffisait d'apprendre le mode d'emploi pour arriver à quelque chose de propre: coordonner les mains et les pieds pour débrayer l'avance, freiner et reculer l'outil, après tout, ce n'est pas plus difficile que le double débrayage automobile qu'on pratiquait alors, avant l'invention de la boîte de vitesses automatique. Certes, ces machines avaient leur caractère. Le maître avait prévenu : « Attention, le tour est méchant. Pour retirer les copeaux, il ne faut pas mettre la main, il faut se servir du tisonnier ». Mais, évidemment, Amédée n'en fit qu'à sa tête, et il put donc vérifier expérimentalement que le tour est plus costaud que l'homme, ce dont témoigna pour la suite du stage la poupée qu'il arbora au pouce gauche. Le tour et Amédée avaient donc chacun sa poupée, mais pas la même ! Comme on disait à l'époque : c'est le métier qui rentre ! Rendu méfiant, Amédée laissa donc aux copains les autres pièges: le pousse-toc qui s'envole, l'étau qui tourne sous la perceuse, etc.

Non, le plus dur, c'était le travail à la main. On eut l'impression que là, c'était de la sorcellerie ou de l'alchimie, et qu'à moins d'une initiation secrète et de l'intervention des forces occultes, on n'y arriverait jamais. Car enfin, en chaudronnerie par exemple, taper ici pour faire une bosse là, si ce n'est pas de la sorcellerie, qu'est ce que c'est ?

Et le maître était exigeant. Il voulait que nous dressions à la lime une face d'un parallélépipède rectangle, non seulement parallèle à l'autre face, mais encore à une distance donnée, et plane, c'est-à-dire dans une tolérance donnée. Ça faisait trop de paramètres à la fois. « h7 ! » martelait le maître, et Amédée entend encore résonner à ses oreilles ce chiffre impossible ; car h7, il ne se souvient plus combien ça fait, mais pour sûr, ce n'est pas bien gros !

Pourtant, le maître s'efforçait de bien expliquer :

- Fous foyez, recartez en pout : la lime plate, elle est pas tout à fait plate, elle est léchèremment pompée. Quant fous limez, les mains appuient sur la lime et sur le manche, et à chaque pout te la pièce, la lime tompe et fous faites une surface confexe. C'est pour ça que la lime est pompée, pour compenser. Ainsi, fous poufez enleter te la matière exactement où fous foulez. Che fais fous montrer.
- Che mets te la sanguine sur la pièce, che prends la lime et hop ! che retire la sanguine chuste au milieu. A fous.

C'était évident. Amédée avait bien compris, il mit de la sanguine sur sa pièce, il prit la lime et hop ! il retira la sanguine juste sur les bords. Le maître était sincèrement désolé.

- Ach, che fois que fous n'afez pas pien compris. Che recommence. Fous foyez, la lime plate, elle est pas tout à fait plate, elle est léchèremment pompée...

Et merde ! Mais si, cher maître, on avait bien compris ! On avait compris qu'on n'y arriverait jamais, à moins de 7 ans d'entraînement pour les meilleurs d'entre nous. Amédée réussit finalement à dresser son plan, h7 jusqu'à 1 cm du bord !

Alors, que ceux qui n'ont pas fait le stage, et n'ont même jamais su planter un clou, veuillent bien penser un peu à un cube. Non seulement il faut faire deux faces, planes, h7, parallèles, à une distance donnée, mais encore il faut en faire deux autres dans les mêmes conditions et en plus perpendiculaires aux deux premières, et enfin il faut faire un troisième jeu perpendiculaire à la fois aux deux premiers. Vous avez dit impossible ? Eh bien, dans les salles d'exposition des écoles d'apprentissage, on voyait jadis de tels cubes rentrant à frottement doux dans une pièce femelle complémentaire, et dans n'importe quel sens, bien entendu . h7 G6 ?

Cher maître (Photo (6), Amédée ne vous a pas oublié, même si maintenant il a oublié votre nom. Il espère que vous nous avez pardonné. Nous n'étions pas trop bêtes, et nous aurions pu apprendre ; mais il nous a manqué l'essentiel, le temps et ces quelques bons coups de pied au cul qui accélèrent tellement l'assimilation, jadis.

Depuis, Amédée a toujours la larme à l'œil en regardant un chef d'œuvre des Compagnons du Devoir. Devant une charpente de clocher torse ou une vis de Saint Gilles, il se dit bien qu'avec Catia et une fraiseuse 5 axes, on doit y arriver, mais à la main, c'est une autre affaire...

En tout cas, Amédée put rentrer dans sa famille la tête haute, avec ses « chefs d'œuvre » :

- Et t'avais quoi, comme bécane ?**
- Un Cazeneuve L018! (Photo 7)**
- Ah, belle bête, y s'sont pas foutu d'vous !**

**signé : Amédée
recueilli par Roland Durécu**

Mais il faudrait corriger, Amédée est toujours politiquement incorrect !